

DEBORA LEVYH

*la version*

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2023

TRÈS franchement, je ne crois pas qu'on puisse parler d'un monde dans la langue d'un autre monde. Je ne veux pas dire que ce ne serait pas souhaitable, simplement que ce n'est peut-être pas possible. À moins de recourir à des artifices.

Sauf que tout ça prend du temps, tout ça demande de l'énergie, et je ne crois pas qu'on en ait tant que ça. Parce qu'autant le dire clairement : je ne la parle pas leur langue, je ne l'ai jamais parlée. Avec le temps, j'ai fini par la comprendre. Mais ça s'arrête là.

J'y ai passé une très longue période. Difficile de préciser, il n'y avait rien là-bas qui ressemble à ce qu'on appelle ici "saisons". La clarté était invariable, les thermomètres n'indiquaient jamais moins de vingt-huit et jamais plus de trente-deux degrés, la pluie tombait en quantité constante, à intervalles réguliers. Et il est clair que cette immuabilité annulait le temps. C'est pourquoi j'ai du mal à dire exactement combien de jours, combien d'années. Ce qui a de toute façon peu d'importance. En tout cas pour eux, ça n'en avait aucune. Je dis "eux", mais je pourrais dire "elles", peu importe. Pour eux donc, l'essentiel n'était pas de mesurer le temps qui passe, mais de lui donner forme. Ainsi n'imposaient-ils jamais un terme à ce qu'ils étaient en train de faire si la chose leur plaisait. La fin devait être ressentie comme l'accomplissement d'un processus dont le nombre d'actes successifs s'enrichissait d'un sens croissant. Il fallait qu'advienne quelque chose comme une conclusion se combinant

à un ravissement intense. Ils disposaient de mots précis pour désigner ce qui se produit lorsqu'il n'y a pas de fin ni de début. Parce qu'ils craignaient deux choses. D'un côté, une suite décousue d'actions qui ne commence et ne se termine à aucun endroit spécifique. De l'autre, la stagnation et le resserrement provoqué par le groupement d'actions ayant seulement entre elles un lien mécanique. Ça n'a l'air de rien quand j'en parle maintenant, mais c'était en fait très tabou.

Je les ai observés longuement, et sous toutes les coutures. Leur corps, leurs paroles, leurs gestes. En pleine lumière et dans l'obscurité totale. Sur des écrans, à travers des vitres, à la surface des miroirs. Tout ce que je pouvais voir, entendre, sentir. Mais pas le reste. Ça exclut beaucoup de choses. Je n'ai par exemple rien su de qui ils étaient individuellement. Rien de leur biographie personnelle, de leur tempérament propre, de leurs convictions intimes. Rien.

C'est vrai que j'ai pour tout cela peu de curiosité. Mais il faut comprendre qu'eux-mêmes n'y accordaient pas la moindre importance. Ils ne discutaient jamais de leurs petites histoires, de leurs états d'âme. Ce qui a pour conséquence évidente qu'ils parlaient en réalité assez peu. À l'exception de leur corps, dont ils s'entretenaient souvent, et longuement. Ils conversaient au sujet de leurs postures, s'exprimaient sur la texture de leur peau, parlaient des endroits où ils n'aimaient pas être effleurés. Leur langue offrait de ce point de vue un lexique prodigieux.

On comprendra avec tout ça que je les ai envisagés comme des êtres de pure chair. Des corps occupant un point

dans l'espace. Se plantant debout, se posant, s'accroupissant, s'allongeant. Des corps qui se lient à d'autres corps. Qui s'y adossent, s'y collent, s'y encordent. Des corps individuels qui forment un corps collectif. Une meute, une horde, une escouade. Une caravane, une assemblée. Une foule. Une multitude.

Ce n'est pas que l'intérieur ne transparaisait pas de l'extérieur. Comme si leur corps était une enveloppe emplie, mais bien étanche. C'est plutôt qu'il n'y avait pas même d'intérieur. Que c'était plein, solide, massif. Et toute leur manière d'être manifestait cette non-intériorité. La lenteur de leurs déplacements, la langueur de leurs mouvements, la paresse de leurs gestes, rien ne laissait entrevoir d'émotions qui auraient pu former un dedans. Souvent, c'est vrai, la décharge d'un rire violent ou la secousse brutale d'un sanglot les traversait. Et on avait à nouveau l'impression d'avoir affaire à un individu, dans sa singularité je veux dire. Mais c'était autre chose, ça avait un autre sens. Alors oui, de ce point de vue, on peut trouver surprenantes certaines de leurs actions. Lorsqu'ils s'exerçaient mentalement à effectuer des gestes par exemple. J'entends par là qu'ils faisaient des mouvements, mais par l'esprit, dans l'immobilité totale du corps. Des mouvements rappelant la pratique de ce qu'on appellerait "sport" ou "musique". Ils s'entraînaient en pensée pendant des mois, mais ne s'exécutaient qu'à une seule occasion. Et ce geste, à la fois initial et ultime, était d'une grande virtuosité.

Bien sûr, ils n'étaient pas essentiellement inertes. Je ne vois pas sinon, comment j'aurais tant à en dire.

En fait, ils étaient presque toujours en train de procéder à quelque chose. Ils étaient presque toujours en train de s'exécuter. Seuls, à deux, à neuf, ou par milliers. Et ce sont ces actions qui leur donnaient de la substance.

Un de leurs rites rendait cela très clair. Le principe en était simple. De l'aube au crépuscule, un individu en suivait un autre dans le but de recueillir chacun de ses mouvements. L'un faisait cela tandis que l'autre plongeait dans l'eau glacée des bassins supérieurs, s'assoupissait près des pavillons ou se soulait à la liqueur d'estragon en contrebas des grands rochers. Le moindre mouvement était transcrit à l'aide d'un système de notation très perfectionné. Courir dans les hautes herbes, passer le dos de sa main sur une omoplate, dévorer un hérisson encore tiède.

Quand venait la première étoile, tous se réunissaient dans les arènes. Ceux qui en avaient pisté un autre jouaient alors les mouvements que celui-ci avait exécutés dans la journée. Et comme il n'y avait plus ni hautes herbes, ni omoplate, ni hérisson, on pouvait voir les gestes nus.

L'assemblée restait éveillée toute la nuit. Les uns applaudissaient. Les autres posaient mollement la tête sur l'épaule de leur voisin. Parfois, quelques-uns pleuraient. Comme si certains gestes les atteignaient, les blessaient.

J'ai dit "rite" oui, mais le terme est mal choisi. Dans les faits, aucune de ces séquences d'actions répétées à intervalle régulier n'avait la moindre teneur sacrée ou cultuelle. En un sens, on pourrait parler de "jeu". Mais ce

n'est pas beaucoup plus satisfaisant parce que ce à quoi on oppose habituellement le jeu n'existait pas à proprement parler. Je fais allusion au travail. Certes, nombre de leurs actions tendaient plus ou moins directement vers la réalisation de quelque chose. Certaines d'entre elles pouvaient même conduire à la production d'un ou plusieurs objets. Et ça faisait alors penser à du labeur. Sauf que ces objets ne semblaient jamais la finalité des actions, tout au plus une conséquence appréciable. Et alors ça faisait penser à du loisir. Impossible, en fin de compte, de dire s'ils étaient en train de travailler ou de passer le temps. En tout cas, ça ne correspondait pas aux usages habituels de ces mots. Faute de mieux, on pourrait parler d'"activités", ou d'"occupations". Mais si on laisse un instant de côté l'épineuse question du lexique, on peut sans doute circonscrire les choses autrement. En réalité, tous ces individus agissaient dans un espace souple, une zone grise. Dans une marge étirée à l'ensemble, dans une frange intégrale.

En aucun cas cela ne veut dire qu'ils ne finissaient rien. Certaines formes particulièrement achevées en attendaient. Mais ce n'était pas nécessairement escompté. Il n'y avait aucune attente extérieure d'aboutissement, aucune pression extrinsèque de finalisation. L'exigence d'accomplissement ne procédait que de la chose elle-même. La chose seule requérait son propre dénouement.

Pour ces raisons, il n'était jamais problématique de renoncer, de cesser, de mettre un terme à. Ils n'avaient même pas de mot pour dire "abandonner", "désert", ou "capituler". En conséquence de quoi il était très fréquent d'interrompre quelque chose pour commencer

autre chose. Il était très fréquent de dévier, de bifurquer. Sans jamais revenir sur la première chose, sans jamais qu'elle donne lieu à une forme close et définitive. Parce que la déviation, la bifurcation, constituait un but en soi. Parce qu'en faisant une chose, ils pouvaient se mettre à vouloir en faire mille autres. C'est ainsi qu'ils digressaient constamment et que peu de choses s'achevaient effectivement. Ce qui a, au passage, l'incroyable vertu de ne peupler leur monde que de choses absolument désirables.

Cela explique peut-être qu'il n'y avait pas pour eux d'activité plus noble que les autres, au sens que l'on prête usuellement à cet adjectif. Pas d'activité jugée meilleure dans l'absolu, pas d'élite qui en aurait monopolisé l'exercice. Tout simplement parce que les marqueurs d'un tel jugement n'existaient pas ni la gratification qui l'aurait valorisée.

Non, il n'y avait pas d'activité plus noble. Si ce n'est peut-être celle de rendre les choses propres. C'est certainement une impression, ils n'y passaient pas plus de temps que ce que l'on pourrait imaginer. Mais ce temps était concentré. Et façonné.

Les choses n'étaient pas rendues propres au fur et à mesure de leur salissement. Elles n'étaient pas réhabilitées à mesure de leur dégradation. La régénération n'interrompait la décrépitude que lorsque celle-ci avait atteint un certain point. Un point à partir duquel s'ouvraient deux possibilités : revenir à un état originel ou aller irréversiblement vers un état inconnu. Un point à partir duquel le chaos pouvait être résorbé ou transformé.

C'est comme ça qu'ils adoraient tant les matières intégralement lavables et celles qu'aucun lavage ne rendait plus parfaites.

Ce sont peut-être les moments pendant lesquels ils lavaient qui s'apparentaient le plus à des fêtes. Des fêtes qui se tenaient partout et tout le temps. C'était en réalité une seule fête intégrale, exhaustive, faite d'infimes fêtes ténues tenues de tous côtés, en continu.

Le moment pour une chose, pour un corps, d'être rendu propre, survenait sans qu'on ne s'y attende jamais. Une chose, un corps, ou un ensemble de choses et de corps formant un endroit, un décor. Généralement, l'atmosphère était électrique et l'on pouvait sentir l'imminence d'un bouillonnement intense. Ils débalaient alors une immense variété d'accessoires de toutes sortes. Des carrés duveteux de fils entrelacés, des épis de poils denses et drus. Des enchevêtrements de filaments argentés. Des masses spongieuses d'un vert clair aux éclats orange, blancs, dorés. Des accessoires si fabuleux qu'ils étaient très souvent donnés par les uns, reçus par les autres.

Ceux qui n'avaient pas d'accessoires se servaient de différentes parties de leur corps. La forme allongée de certains membres permettait de laver l'intérieur des choses. Les callosités de la peau rendaient possible l'égrissage et ses soyeusetés le polissage. C'est ainsi que les choses étaient fabriquées de façon à faciliter le nettoyage par les corps.

Tous ces accessoires étaient utilisés avec diverses substances plus ou moins glissantes, mousseuses, aromatiques. Des savons transparents, des gels volatils, des crèmes sèches. Des lotions sirupeuses, des cires

fluides. Aux senteurs d'écorces et de laques, de sève et de colle. Ils en frictionnaient les choses, en exfoliaient les sols, s'en frottaient la peau. Ils s'en vaporisaient le corps, les cheveux. Ils s'en enduisaient les uns les autres. Ils s'en imbibaient. L'intérieur et l'extérieur. Oui, ça veut dire qu'ils ingéraient ces émulsions, ces sérums qui moussaient en bouche et s'écoulaient dans leur gorge, le long des parois. J'ai un jour absorbé par mes pores un bloc gris et poudreux qui a fondu en bulles au contact de ma peau.

Savoir tout cela est éclairant à plus d'un titre. Déjà, ça explique que tous les objets étaient lavables, même les plus volumineux comme les gradins, les kiosques, les chapiteaux, qui étaient faits d'une matière permettant qu'on les lave autant qu'on le désire. Ensuite, on comprend mieux pourquoi ils détenaient chacun si peu de choses, puisqu'il fallait incessamment les maintenir en état. Ce n'est pas pour rien que l'acte le plus intime était celui de laver l'objet d'un autre. Ou de lui laisser laver les siens.

Car ils ne déléguaient à personne de prendre soin d'eux-mêmes, intérieurement et extérieurement. Ils se chargeaient chacun d'entretenir leur peau et leurs parures, de traiter leurs coffres et leurs franges, de nourrir et de cultiver, de polir et de ciseler leur corps organiques et inorganiques. Oui, ça veut dire qu'on avait le corps dont on était capable de s'occuper. Ce qui implique que tout le monde n'avait pas le même genre de corps. Parce que ce qui importait le plus était que chacun puisse s'entretenir soi.

Chacun se faisait toutes sortes de choses. Massages viscéraux, hydratation des membranes, onctions périphériques. Grésage des tranches et modelage des facettes. Immersion interne, genèse des images. Ils s'administraient tout cela librement à eux-mêmes. Ça ne veut pas dire qu'ils ne prodiguaient ni ne recueillaient. Seulement que ce n'était absolument pas nécessaire. Bien sûr, si l'un d'eux ne savait plus s'entretenir, un autre pouvait le faire. Mais uniquement de façon à restaurer son pouvoir. Et c'était pareil pour tous les nourrissements.

Après qu'une pluie lourde eut interrompu d'interminables sécheresses, ils respiraient profondément pour inhaler les gaz se dégageant des sols. Ils emplissaient leurs poumons de métabolites bactériens, de spores telluriques, d'organites résineux. Ils irriguaient leur sang d'octénol, de géosmine, de pétrichor. Après quoi ils récoltaient de petits objets qu'ils avaient laissé sécher pendant des lustres. Ils les plaçaient sous de grandes cloches chauffantes reliées par des tuyaux à des récipients pleins d'une huile transparente qui finissait par sentir cette odeur qu'ils aimaient tant. Ils s'en enduisaient les mains, y passaient leur langue.

Certaines fois, quelque chose d'étrange se produisait ensuite. Tous s'allongeaient en cercle les pieds vers le centre et creusaient le sol avec leurs ongles. La terre était noire, légère, humide. Elle sentait les exsudats racinaires, les spores toxiques, le sous-bois jamais arpenté. La texture en bouche était granulaire et l'on pouvait sentir entre ses dents les mousses agrégées

et les cadavres d'animalcules en décomposition. Elle avait le goût de l'azote et du phosphore. Une saveur d'enzymes et de pollens. Certains d'entre eux avalaient de grandes portions de terre. D'autres en prélevaient de petites quantités pour fabriquer des dragées marquées d'un symbole étrange. Alors ceux-ci soignaient ceux-là qui avaient mangé la terre. Ils leur plantaient de longues aiguilles étincelantes dans les tempes ou le creux des chevilles.

Ils mangeaient de la terre oui, et d'autres choses du même genre. Des choses qui partageaient avec la terre une même caractéristique. Des objets qui s'apparentent à des boules à neige, mais sans neige. Des billes en verre avec inclusion de matière dense figée dans un mouvement, de filaments dorés, de voiles bleus. Et des livres. Quantité de livres.

Ils ne traçaient pas de frontière nette entre aliments comestibles et aliments non comestibles. Ou alors ce tracé était vraiment sinueux et changeant. Au passage, je ne crois pas que l'expression aliments non comestibles soit d'une grande utilité. Si une chose est dite "aliment", elle est forcément comestible et si elle ne l'est pas, cela ne veut pas dire qu'on ne peut pas l'ingérer. Passer sa langue sur des surfaces lisses pour en avaler la poussière ne poursuit pas, me semble-t-il, d'objectifs nutritifs. Ils le faisaient pourtant aux heures des repas. À ce qui ressemblait le plus à des repas en tout cas. Et je parle de poussière, mais ils ne s'en tenaient pas là. Sable, petits cailloux. Neige, givre, glace. Cendre, sang. Sinon, essentiellement des animaux et végétaux des plaines, sauvages ou pas. Gelée

de lichens, pommes de pin caramélisées, martre fumée, lait de hérisson. Voilà ce que je peux en dire.

À d'autres moments, ils partaient à la chasse aux élytres. On en trouvait dans les joncs des flaques. Ils les attrapaient avec une longue pince et les épingleaient délicatement sur un petit coussinet bleu très soyeux. Ils extrayaient ensuite de la glande abdominale un liquide doré, à l'aide d'une pompe miniature reliée à de minuscules récipients cristallins qui s'emplissaient très lentement.

Ensuite, chacun s'injectait le liquide dans la veine iliaque. Tous se taisaient alors. Les uns sentaient comme de fines feuilles d'une glace très froide se glisser sous leur peau, les autres leur cornée crépiter sous les paupières jusqu'à les consumer partiellement. Après quoi ils laissaient repartir les élytres. Ils avaient l'air d'en souffrir, mais aussi de s'en réjouir.

Souvent, après, ils se prélassaient avec les entités. Je parle d'"entités" parce que je ne peux pas dire "êtres", elles n'"étaient" pas à proprement parler. Et je ne peux pas non plus les désigner de "non-êtres", car leur incidence était bien réelle, leur emprise effective. Elles frôlaient, frottaient, léchaient, pinçaient, mordaient. Les extrémités, les creux, les plis, les membranes. Elles sautillaient et grouillaient, glissaient et rampaient. Elles s'insinuaient. Partout où elles pouvaient. Des matières animées et des formes ondulantes qui entrent et sortent, des substances qui subjuguent et assujettissent. Partout sur eux. Des langues sans bouches, des serpents à visages et de fins êtres fuchsia. Leurs organes de toutes formes, leurs textures instables,